

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



André Gervais, Monique Deland, Fernand Durepos

Hugues Corriveau

Number 118, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37103ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2005). Review of [André Gervais, Monique Deland, Fernand Durepos]. *Lettres québécoises*, (118), 40–41.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

André Gervais, *Quand je parle d'elle*,

Montréal, Québec Amérique, coll. « Mains libres », 2004, 104 p., 16,95 \$.

Quand il parle de lui

Irréductible poète de la complexité et du je(u), André Gervais, qu'on n'attendait plus, vient, au texte, déli(r)er.

André Gervais est un fils d'Hélène Cixous et des tenants du sous-texte fragmenté en ses parties, textuelles comme sexuelles, au moment où il faut, du poétique, faire ressortir les aléas et tensions que les mots portent en eux, tout travail lacanien permis.

TOUT • FEU
DE SES LETTRES •

Voilà qu'il nous revient après quatorze ans, le dernier recueil complet datant de 1990 (du moins, c'est ce que je crois... Avec Gervais, il faut être précis avec les dates!) Mais qu'y a-t-il de changé dans *Quand je parle d'elle*? Le lyrisme, sans aucun doute, parfois plus prégnant mais, au demeurant, ce nouveau recueil est un acte de foi en son propre travail obstiné, une sorte de manifeste personnel de ses manières.

Tout y est de ce qu'on connaît de l'auteur, des jeux de mots aux références savantes, du travail libidinal autant de la langue que des corps, les signes cryptés qui soumettent la lecture à la distorsion la plus saugrenue. Nous retrouvons ici ce qu'impose le poète depuis des lunes, quand on tient le texte pour le terrain de jeu(x) où se joue la vie du sens.

AVIDEMENT

La scansion, cette fois, semble modulée autour des « diras-tu », « auras-tu dit », ces dire de la femme (ou du poète « onaniste »?) qui ponctuent çà et là l'avancée du recueil. Reste que ce travail poétique me paraît extraordinairement difficile en ces heures du moindre effort. Il y a peu, soit, on y allait corps et âme dans la déstructuration, mais de voir publié aujourd'hui un tel travail du « fragm » impose une certaine admiration. Quoique ce ne soit pas toujours impénétrable. Alors, on accompagne le poète dans un questionnement important :

*dans cette lutte à finir qui est sans fin
du désir enchevêtré au gésir
et inversement je ne sais ce qui par délicatesse
tarde à saisir en une seule gerbe d'écoute
rations d'éclats et récits d'échardes
mis à disposition sur les planches par moi
(« Quand je parle d'elle », p. 16)*

« Je ne sais pas », avoue le poète. Et c'est en effet dans le tremblement du savoir et de l'insécurité que se situe ce recueil, remué qu'il est par l'incertitude de toute prononciation, autant amoureuse que littéraire. Le sens amoureux se cache



et se dévoile, « le principe du mouvement / chrono-photographie / d'une femme caressant un homme / pourrait être le titre / émouvant de cette auscultation / aussi incroyable que / douce » (*ibid*, p. 17).

MULTIFORME

Et cette progression vers l'inaccessible unicité du sens traverse vraiment une multitude de formes : un poème n'a parfois qu'une seule ligne, est coupé à l'échine par son milieu divisé sur deux pages, justifié au centre, en prose, cassé... Bref, de toutes les manières possibles, Gervais va à la graphie, soulevant le çà textuel bien au delà de l'apparence : c'est « de la mise à nu » (p. 25) dont il a tant parlé, accompagnant le grand amour de sa vie, le Duchamp toujours « ready ». En fait, ce qu'il fait est toujours « à rebrousse-poil et à cloche-syllabe / sur le bout de la queue de la langue » (p. 29) : ce n'est pas peu, mais c'est aussi tout dire. Le programme n'est pas simple : « André qui va et qui aura 53 ans en l'an 2000, qui es-tu et que ne répondrais-tu : en la brisure, je suis le rendu du corps, disloqué d'esquisses. » (p. 73) Réservé à ceux qui aiment jouer dans la langue, qui jouissent des sons et des surprises qui les happent dans la jouissance. Heureux retour de ce poète à nul autre pareil.

Monique Deland, *Le nord est derrière moi*,
Montréal, le Noroît, 2004, 104 p., 16,95 \$.

« La vie est une question si mince »

Monique Deland tourne le dos au nord pour mieux vivre.

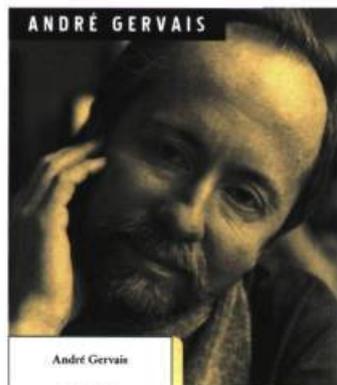
Quel beau recueil que celui que vient de signer Monique Deland ! À la frontière fragile entre le noir et la lumière, entre l'obstination à vivre et la non moins essentielle lucidité devant ce que l'amour, du moins l'autre désiré, peut soutenir des promesses de l'aube.

L'INSTINCT DE SURVIE

La poète « [...] lave [s]on visage jusqu'à la vérité » (« Constat », p. 17), soutenant l'insoutenable, de telle sorte que l'envie de poursuivre de l'œil ouvert les interstices du monde habitable s'accomplisse. « Le tableau est clair : [s]a vie de hachure sonne l'heure du risque » (*ibid*, p.15). Ah ! ce risque de ne pas bien s'échapper de l'angoisse et du deuil, du poids mort de la mort dans l'âme !

PERSISTER

Car c'est bien de cela qu'il s'agit, de bien soutenir la tension qui nous déchire quand l'amour vient,



mais que scrutent aussi, à l'orée de soi-même, les yeux hagards d'une négativité vigilante: « on dirait toujours la vie au bord d'une catastrophe » (*ibid.*, p. 26). Et il faut alors que la poésie sache la dévier, contrer ces pulsions forcément morbides, car la poète « [...] aimerai[t] ne plus avoir à craindre » (*ibid.*, p. 29), « [elle] recense les laideurs / afin de ne plus les voir » (« Restes », p. 42). Vivre malgré tout, avec tout, dit et redit ce recueil qui s'enroule autour de la vie pour en perpétuer les recommencements. N'est-il pas vrai, en fin de compte, que « chacun fera pour soi / le trajet de la paix / [car] nous avons tous des vies coupables » (*ibid.*, p. 47)?

LE SENS DE L'ACHARNEMENT

Il n'y a pas à dire, ce recueil est un acte de foi en ce que peuvent nous réserver nos avenir mutuels, en ce qui peut nous venir de l'autre aux abords du corps désiré. Monique Deland prend les mots dans leur sens le plus adéquat à tenir tête à l'angoisse, prend la poésie comme un lieu, un creuset que le sens taraude afin qu'à partir de lui on puisse durer, même si elle se « [...]

demand[e] seulement / si l'on peut avoir / le même courage deux fois » (*ibid.*, p. 41). Rien de plus juste en somme que cette constatation lapidaire, à savoir lever: « [s]on âme / en forme d'arme » (*ibid.*, p. 55). En fait, « la vérité, c'est qu'à force de vouloir partir, [elle] entre sans fin dans la blessure des gens libres » (« Déplacements », p. 76).

BATTEMENT DE STYLES

Alternativement écrit en prose et en vers libres, ce recueil laisse battre son cœur de mots entre le plein chant de vivre et l'extrême inquiétude de l'être. « Mais tu cognes si fort / le cœur / que j'ai peur // d'être en vie » (« Questions », p. 86), dit la poète à l'orée de se taire. « La mort / a un sourire / et des dents d'enfant / qui continuent sans nous » (« Restes », p. 49): de là, sa si tragique séduction. Mais il y a aussi, près de soi, l'être aimé et désirable dont parle ce recueil avec précaution, comme pour ne pas l'effaroucher. Beau recueil, donc, plein de colère contre ce qui contraint le cœur.

Fernand Durepos, *Mourir m'arrive*,
Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots »,
2004, 68 p., 14,95 \$.

Soûl de remords et d'amour

**Fernand Durepos affronte ses angoisses
en sachant la fragilité de vivre.**

Mourir m'arrive: quel titre magnifique, qu'on fait sien dès qu'on le lit, et qu'on médite longuement! Ses titres, Durepos les peaufine, les offre comme des objets d'art, portant déjà en eux quelque poids d'univers.

SEUL. L'IMPOSSIBLE

Ainsi, tout comme Alain Fiset, Fernand Durepos aime utiliser des titres très longs, en forme de strophe initiale, comme celui-ci: « te souviens-tu des dimanches d'été / trop humides où, ivre, je claquais des dents / repris par les sueurs froides de l'enfance? » Captivé, le lecteur va alors lire le poème parfois aussi court que le titre lui-même.

POÉSIE D'AMORE

Voici un recueil de poèmes d'amour! Un vrai de vrai, authentique jusqu'à la moelle, et beau, d'une beauté mouvante et douce, parce que le poète sait dire combien l'autre en lui parfume son sang, l'irrigue, lui devient consubstantiel. La femme aimée est là, en lui, mais si loin, comme il advient à tous, dans la mesure où vivre est toujours un éloignement:

*pose une main sur mes yeux
étends l'autre sur mon front
comme tu le ferais d'une bandelette de bruine
contre la fièvre de presque tuer
qui me gagne
ne me réveille pas
colle plutôt ton corps au mien
et douce
observe-moi
rêver rarement
de mon père*
(« Renier le Diable est facile
à moins d'avoir à porter, comme on porte sa croix,
le même prénom que lui », p. 56)

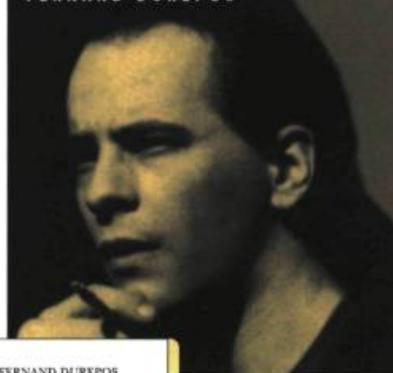
EN L'AUTRE. CE LIEU

« N'avoir que l'autre où aller » (p. 59), c'est l'ultime destination qui reste au poète, ce but extrême des sentiments: « toi / tu pleurais des cordes // moi / je m'allongeais sous toi / et restais nu dehors à te porter / comme un chandail de jeunesse / encore capable de tenir / chaud » (« Te souviens-tu... », p. 20). « Regarde-moi // prends-moi par les yeux // que je jouisse / que tu sois / là » (« Soft », p. 53), dit encore le poète; sans doute était-ce « La nuit où elle fut à elle seule / l'intérieur de tous les orages » (p. 35)! Le désir « fusionnel », que n'a de cesse de réclamer le poète, le tient en vie, le mène au centre de lui-même où la survie est possible après la débâcle qui a failli le tuer, ce « mourir » qui lui « arrive », depuis, sans cesse. Il cherche à « être en l'autre // ne plus répondre de rien // les arrières en poupe » (« La navigation du sang / comme pure pratique du silence », p. 47).

LUCIDITÉ. POURTANT

Le poète sait que le leurre est à porter à bout de sens, à bout de bras, forcément, car: « Ivre de lui-même / le mot amour peut aussi tuer en série » (p. 48)! Il lui faut alors ramener des images d'enfance, des métaphores nourricières afin de se maintenir au cœur réel de l'angoisse. Le battement est ainsi constant dans ces poèmes entre la tension désespérante et la recherche d'une paix, solitude et amour tout ensemble confondus, « un jour de rien / et de femme tranquille » (« L'intérieur d'un tequilero », p. 57). Recueil d'une grande densité qu'il faut relire pour repenser sa propre solitude.

FERNAND DUREPOS



FERNAND DUREPOS

mourir m'arrive



• l'hexagone